
Les roumains de Transylvanie

et

l'Empire des Habsbourgs dans la période 1848–1851

– entre réalité et imaginaire

Ion CÂRJA

Depuis l'époque des lumières jusqu'aux débats intellectuels ressuscités dans les dernières décennies de notre siècle on essaye de donner des définitions et des descriptions typologiques de la civilisation danubienne – "L'Europe Centrale", "L'Europe médiane", "Mitteleuropa"¹ etc. – un trajet intellectuel où le besoin de (re)trouver une identité pour cette partie du continent, de préciser le contenu et ses limites spatiales est en parfaite concordance avec les rêveries nostalgiques pour l'âge d'or représentée par un monde révolu, avec des hésitations théoriques et ambiguïtés de toute sorte. Les provocations des évolutions historiques tourmentées au XX^e siècle y ont contribué: la pulvérisation de la Double Monarchie en 1918 en des états nationaux avec des frontières incertaines et sécurité insuffisamment garantie, l'ascension du nazisme dans les années '30, l'avènement des régimes communistes dans certains territoires de l'Empire des Habsbourgs après la seconde guerre mondiale ont poussé des quêtes retrospectives, inévitablement nostalgiques et idéalisées dans le sens de regagner la mémoire culturelle et identitaire de ce qui avait été "l'Autriche d'hier, l'ordonnée".²

Ces références et réactualisations visent, malgré leurs tendances mythologiques, une réalité historique concrète: l'Empire de l'Autriche et ensuite de l'Autriche-Hongrie. Incontestablement la modernité de l'Europe Centrale(les siècles XVIII^e et XIX^e) même si elle s'est réalisée plus tard par rapport à l'Europe Occidentale, est due en grande mesure aux initiatives réformatrices de la Cour de Vienne sur le plan social, administratif, religieux, de l'enseignement etc. Les objectifs de cette politique visaient la création d'un système propre de références³ politico-administratives, culturelles(par la promotion de la langue et culture allemandes), idéologiques pour les nombreuses diversités qui constituaient l'Empire et de lui conférer une identité exacte. Même si ces efforts dans la direction de former une conscience autrichienne ont eu, paradoxalement, entre autres, comme effet l'activation de la conscience de soi au niveau des communautés et l'apparition dans les premières décennies du XIX^e siècle des mouvements nationaux,⁴ cependant l'Empire a signifié dans son existence concrètement historique une pluralité unificatrice,⁵ un espace mental⁶ commun pour le monde de l'intérieur de ses frontières.

Si l'Empire des Habsbourg et depuis 1867 la Double Monarchie se sont inscrites dans l'histoire de l'époque moderne par des actions et des réalisations concrètes, bien connues aujourd'hui, il n'est pas moins vrai que l'imaginaire a offert et continue à offrir une perspective des plus intéressantes sur Mitteleuropa d'autrefois. Il s'agit de ce que le critique et l'historien littéraire italien Claudio Magris a nommé "le processus de mythifier le

¹ Voir Friedrich Naumann, *Mitteleuropa*, Reiner, Berlin, 1915.

² Claudio Magris, *O lume de ieri, un mit de astăzi*, en *Secolul XX*, 1-3/1997, p. 36.

³ Victor Neumann, *Mitteleuropa între cosmopolitismul austriac și conceptul de stat-națiune*, dans le vol. *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopii*, sous la direction de Adriana Babes et Cornel Ungureanu, Iasi, 1997, p. 175.

⁴ *Ibidem*.

⁵ Andrei Corbea, *O parte a întregului*, en *Ibidem*, p. 196.

⁶ Eugenne Ionesco, *Imperiul austro-ungar – precursor al confederației Europei Centrale*, en *Ibidem*, p. 251.

monde autrichien”, un processus de surdimensionner cet espace dans des divers domaines de création: littérature, musique (voir par exemple Mozart, pour lequel l’idée d’Autriche devient musique)⁷, folklore, etc. Les traits du mythe des Habsbourgs se sont configurés en même temps que l’existence historique de l’Empire, depuis le XVIII^e siècle jusqu’à la fin de première guerre mondiale; à partir de 1918, loin de disparaître en même temps que l’Empire, tout au contraire, il semble avoir commencé sa période la plus fertile et la plus intéressante.⁸ Ainsi, de nombreux aspects qui constituaient autrefois un monde et une manière de vie tels: la personne de l’empereur et l’autorité sur-nationale de la Cour, la Vienne et ses valses, les uniformes des hussards et les femmes splendides autrichiennes-slaves de l’Europe Orientale, la conduite des archiducs, la manière irréprochable des serveurs viennois à côté du hédonisme de la vie de la capitale⁹ constituent des thèmes préférés de l’imaginaire des créations culturelles de grande tenue et en grande mesure de la sensibilité collective. Claudio Magris a recherché ces représentations de l’imaginaire dans la littérature autrichienne moderne,¹⁰ ses conclusions étant d’une valabilité beaucoup plus large pour ce qu’on pourrait appeler le processus de supervalorisation de la civilisation de l’Empire des Habsbourgs. Selon l’historien italien il ne serait pas question d’un “simple processus de transfiguration du réel” mais surtout d’un “remplacement total d’une réalité socio-historique par une autre, fictive et illusoire”, autrement dit “la sublimation d’une société concrète dans un monde du conte pittoresque, ordonnée, sûr”.¹¹

L’image de l’Autriche impériale peut se placer donc entre Joseph II et François Joseph I mais aussi après 1918 entre la réalité historique concrète et les transfigurations complexes et à la fois nostalgiques de l’imaginaire. Par la suite, nous voulons voir en quelle mesure ce trajet de la réalité vers les dimensions d’un possible mythe peut être reconstitué en ce qui concerne la participation des Roumains de Transylvanie à la révolution de 1848-1849. Les faits qui se sont déroulés pendant ces années surgissent des sources avec leur tumulte dramatique et grandiose à la fois, résultat des actions déroulées par l’élite révolutionnaire et les communautés. Le tableau des faits de cette période pourrait être regardé aussi de la perspective de l’imaginaire¹² vu qu’au-delà des lignes visibles de l’histoire-combat on trouve des mentalités collectives significatives pour la manière dans laquelle les Roumains ont agi dans la révolution.

Pendant ces années, les Roumains de Transylvanie ont vécu des moments décisifs dans leur évolution vers la nation de type moderne. Leur rapprochement de l’Autriche, disposée pour l’instant de reconnaître leur nationalité, a signifié la participation des détachements roumains armés dans la guerre civile de Transylvanie depuis l’automne 1848 jusqu’en été 1849 à côté des armées impériales, ainsi que des efforts revendicatifs soutenus auprès les autorités impériales, de 1849 jusqu’à la fin de 1851. Les aspects qui visent cette recherche: l’image du monarque de Vienne – “le Bon Empereur” – dans la sensibilité collective roumaine de cette période et les significations du pouvoir impérial autrichien dans les textes du mouvement de revendication roumaine de la période 1849 – 1851 peuvent être eux-aussi découverts dans cette clé, représentée par les connexions de l’histoire politique avec les structures de l’imaginaire.

Avram Iancu et “le Bon Empereur” dans la sensibilité collective roumaine pendant la révolution

En Transylvanie, ainsi que dans toute la région centrale-sud-est du continent d’ailleurs, le mythe du “Bon Empereur” représente, depuis l’aube de la modernité, une constante de la mentalité collective. Les révoltes qui ont bouleversé la région au Moyen Âge et à l’époque prémoderne, enregistrent la projection mythique du “Bon Empereur”¹³, très proche du peuple et prêt à lui solutioner les sollicitations en dépassant les réalités oppressives

⁷ C. Magris, *Il mito Absburgico nella letteratura austriaca moderna*, Torino, 1982, p. 38.

⁸ Idem, *O lume de ieri ...*, en *Secolul XX*, 1-3/1997, p. 27.

⁹ *Ibidem*, p. 28.

¹⁰ Dans l’ouvrage antérieurement cité: *Il mito Absburgico nella letteratura austriaca moderna*.

¹¹ Marian Papahagi, *Claudio Magris si nostalgia Imperiului*, en *Secolul XX*, 1-3/1997, p. 25.

¹² Voir Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, 1986; Simona Nicoară, *Mitologiile revoluției pasoptiste românești. Istorie și imaginar*, Cluj-Napoca, 1993.

¹³ Voir Iosif Wolf, *Răscoala din Boemia (1775) și răscoala lui Horea. Studiu Comparat*, dans le vol. *Răscoala lui Horea – studii și interpretări istorice*, Cluj-Napoca, 1984, p. 169-200.

des régimes locaux d'états. Par exemple, en Bohémie du XVII^e siècle, les représentants du théâtre populaire s'appuyaient sur le jeu de la substitution et de "l'altérité" paysanne de l'empereur.¹⁴ Pendant les révoltes de 1753 de Stirie, Croatie et Slavonie, on faisait appel au même jeu comique de l'élection d'un "roi de paysans". On constate aussi dans le cas des paysans russes ayant à leur tête Emilian Pugaciov, la croyance en un autre "tzar" supposé être meilleur.¹⁵

En 1784 également, les autorités du comté de Hunedoara remarquent le fait que les paysans appellent Horea leur "Roi". En vertu de la tradition populaire, Horea est "Souverain" ("Crai" en roumaine-n.n.) ou "Empereur", représentant selon l'expression de l'historien Iosif Wolf "un alter ego du monarque de Vienne"¹⁶. Les voyages de Horea à Vienne, d'où il revient avec "la justice dans le sac" pour les siens, la légitimité souvent invoquée par les artisans locaux du mouvement de 1784, en vertu des enseignes "reçues" par Horea de la part de l'empereur: "lettre" et croix d'or sont significatifs pour la sensibilité roumaine de l'époque.

Le rôle du mythe dans ces manifestations des collectivités pré-nationales et nationales, est celui de maintenir la cohésion du groupe d'insurgés,¹⁷ entre ses multiples significations il faut mentionner aussi le fait d'avoir cultivé au niveau des masses paysannes une conscience politique de début.¹⁸

De longue durée le mythe se structure lentement, avec des influences des initiatives de réformes de la Cour de Vienne et de la même manière que le légalisme pétitionnaire des actions roumaines à la fin du XVIII^e siècle et des premières décennies du siècle suivant, de sorte que le désir d'amélioration de certaines situations critiques sur le plan local (fiscalité excessive, abus, etc.) et généralement roumain (l'action pétitionnaire de l'évêque Inochentie Micu, le mouvement du Supplex), suppose des tentatives insistantes et ténaces dans la même direction: Vienne – capitale de l'Empire et la résidence du monarque.

La révolution de 1848 valorifie le mythe dans un contexte où la mentalité collective est déjà pigmentée par l'idéologie politique nationale. À remarquer dans ce contexte que la figure de l'empereur de Vienne se superpose sur l'image de "l'Allemand" (en roumaine "neamtul-n.n.) parmi les Roumains. "L'Allemand", perçu de manière générique comme une autorité, comme personne qui parle une langue de prestige et l'ambassadeur d'une civilisation avancée,¹⁹ est par excellence le représentant de l'empereur et l'exécutant de la volonté de celui-ci pendant la révolution. "L'Allemand" garantit maintenant l'identité roumaine²⁰ et suggère, par l'intermédiaire des symboles propres, les représentations typiquement roumaines. De ce point de vue, l'empereur confère une légitimité à la position et aux actions de la partie roumaine, fait assumé par les élites au niveau des idées claires et des masses dans la sphère des représentations spécifiques. Ainsi, les prises de position du camp roumain entre 1848-1849 et plus tard (les mémoires des participants, par exemple) invoquent la personne du monarque et la Constitution libérale de Vienne. Pour argumenter la légalité propre et pour délimiter l'adversaire hongrois, insurgé et rebelle, accusé d'avoir déclenché la révolution.

Dans une manière extrêmement suggestive, la partie roumaine se définit elle-même, et définit celle hongroise aussi, en prenant attitude vis-à-vis du couronnement du jeune empereur François Joseph (Olmütz, le 2 décembre 1848). Ainsi, le mémorialiste Stefan Branea se prononce dans une manière typique: "quelle serait vraiment la cause de cette révolution tellement sanglante?", avec le réponse invariable: "les Hongrois ne veulent pas connaître le nouveau empereur François Joseph I et ils ne veulent plus être soumis à la maison autrichienne"²¹.

La succession au trône est réceptée au milieu roumain comme un signe d'espoir et sert pour argument pour "la légitimité" invoquée: "Et d'un coup nous sommes redevables [grâce à Saguna-n.n.] de rappeler sous ce nom

¹⁴ *Ibidem*, p. 188.

¹⁵ *Ibidem*.

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ *Ibidem*, p. 190.

¹⁸ *Ibidem*, p. 189.

¹⁹ Voir Valeriu Leu, *Imaginea "neamtului" în însemnările de pe cărțile vechi românești din Banat*, en *Banatica*, 12, II A, Resita, 1993, p. 177-182.

²⁰ *Ibidem*.

²¹ Voir *Cronica evenimentelor din anii 1848-1849 scrisă de protopopul gr.ort. Stefan Branea*, in *Tara Bârsei*, VII, 1935, 1, p. 32.

dorénavant le jeune empereur à la messe divine. Seigneur défend-le longtemps dorénavant et soumet à ses pieds tous ses ennemis méchants !!! La nation hongroise ne veut pas le connaître mais encore toujours plus fort renforce la révolution”²².

Le discours révolutionnaire de l'élite agit en cette période sur le fond déjà structuré de la mentalité collective et confère à la figure de l'empereur, qui se trouve dans le camp des Roumains la qualité d'argument irréfutable. En ce sens, on sait que les appels fréquemment adressés par “l'intelighentsia” aux masses en vue de la stimulation et de l'organisation de celles-ci, contenaient l'affirmation que leur action, celle des masses, vont main à la main avec les idées de Divinité, empereur et nation roumaine. À l'occasion de l'Assemblée de Blaj du Dimanche de Toma (Duminica Tomii), un jeune chancelier s'adresse aux Roumains y réunis en disant: “N'ayez pas peur, mes frères, Dieu est avec nous et la justice aussi. Nous sommes fidèles à l'empereur et nous voulons la justice, nous voulons la paix. Vive l'empereur! Vive la nation roumaine!”²³ Dans ce contexte, le sermon fait sur la Plaine de la Liberté à Blaj, le 15-17 mai 1848, par les assemblées des Roumains y présents, est significatif et contient la même hiérarchie symbolique: “Je jure, au nom du Seigneur, du Fils et du Saint Esprit, au Dieu vivant, que je serai toujours fidèle à l'empereur de l'Autriche et au grand prince de Transylvanie, Ferdinand I et à la maison autrichienne, aux amis de la Majesté et de la patrie je serai leur ami et je serai l'ennemi des ennemis[...].”²⁴

À juste titre, en 1848 les Roumains reposent sur la conviction que la Vienne reconnaît leur nationalité. Par conséquence, le contenu du discours révolutionnaire possède une logique intéressante, basée sur une dialectique argumentative où prédomine l'alternance: empire/empereur – nation. Par exemple, L'Appel du Comité National de Sibiu adressé aux Roumains, le 20 octobre 1848 s'exprime ainsi: “L'empire est en danger; tout la nation roumaine est en danger; les droits du trône sont foulés aux pieds; notre loi sacrée est outragée par les païens. Aux armes, mes frères, aux armes ! Pour faire un pouvoir qui effraie les païens”²⁵.

Les significations pro-impériales des prises d'attitude des Roumains aux deux niveaux: celui de l'élite et des masses convergent tout au long de la révolution. Ainsi, les communautés roumaines transylvainnes des campagnes se fondent sur “le haut ordre” de Vienne dans les disputes avec les représentants de la révolution hongroise en ce qui concerne les opérations de recrutement. Dans le contrée de Chioar par exemple, les Roumains refusent de laisser leurs garçons dans l'armée hongroise, parce que leur communauté “savait que la loi de recrutement n'est pas renforcée (bénie) par Sa Majesté”²⁶. Les Roumains de village Chirileul Câmpiei sont hostils aussi à la conscription militaire pour la raison que: “Quoi que ce soit nous ne laissons pas nos garçons, seulement à l'empereur, parce que nous l'avons juré sur la Plaine de la Liberté à Blaj, et on respectera notre sermon”.²⁷

Axés sur la Vienne, les Roumains soutiennent donc leur propre nationalité, ils réussiront, dans le contexte de la révolution, à faire des renversements majeurs de situations sur la ligne des formes d'organisation et de direction; la période s'annonçait comme un début inespéré des formules politiques et administratives roumaines: Comitet National, légions, préfectures, organisation civile et militaire en général. L'adhésion des Roumains aux formes d'organisation du propre périmètre ethnique et la considération dont réjouissent les membres de “l'intelighentsia” – “les seigneurs roumains” – constituent les réalités de cette période. Cet aspect résulte par exemple du déroulement de l'organisation de la Préfecture IV Champêtre (de Câmpie): le préfet Alexandru Bătrâneau est sollicité par un subalterne, le tribun Simion Mauritiu, à s'occuper du problème de la participation faible des paysans aux exercices de mobilisation, en précisant d'une manière significative: “Je sais que s'ils voient votre lettre ils auront honte”.²⁸

²² *Ibidem*, p. 32-33.

²³ George Baritiu, *Părți alese din istoria Transilvaniei. Pe două sute de ani în urmă*, Sibiu, 1890, II, p. 98.

²⁴ Cornelia Bodea, *1848 la români*, I, Bucurest. 1982, p. 484.

²⁵ G. Baritiu, *op.cit.*, p. 307.

²⁶ Alexandru Roman, *Reprîvre scurta la lupta între români și maghiari sub decursul revoluțiunii din anii 1848-1849*, en *Memorialistica revoluției de la 1848 din Transilvania*, édition soignée par Nicolae Bocsan et Valeriu Leu, Cluj-Napoca, 1988, p. 192.

²⁷ Isaia Moldovan, *Din întâmplările vieții mele. Note și schițe. II. 1848/9*, en *Ibidem*, p. 245.

²⁸ Ioan Chindris, *Începuturile prefecturii Câmpiei la 1848*, en *Anuarul Institutului de Istorie, Cluj-Napoca*, XXVIII, 1987-1988, p. 69.

Sur ce fond de l'importance de l'élite et de ses commandements dans la sensibilité collective roumaine, se produit, à partir de la révolution, la réception de la figure d'Avram Iancu dans une manière tout à fait exceptionnelle.

Dans ce contexte, la mentalité collective du camp révolutionnaire roumain a comme trait de première importance la réception de la personnalité de Iancu et du "bon empereur" dans un rapport de coexistence. Les expressions de nombreux paysans sont éloquentes à cet égard, elles proviennent surtout des querelles et confrontations avec des représentants de la révolution hongroise. Par exemple, le 23 octobre 1848, dans le village de Plescuta pres de Halmagiu, quelques paysans roumains sont arrêtés par les Hongrois, transportés à Arad et emprisonnés. "et le premier emmené par les Hongrois a cause de l'affirmation des Roumains: "Dieu n'aidera pas les Hongrois" et que "Dieu aidera l'empereur et notre Iancu".²⁹ Dans le même zone de Zarand, se produit un épisode similaire, relaté par Petru Moldovan dans ses mémoires: deux paysans du village Grosi sont arrêtés au marché de Vascău, dénoncés par un Hongrois pour avoir dit aux autres Roumains: "Dieu aidera l'Empereur et Iancu le plus vite possible!"³⁰

La fréquence de ces attitudes roumaines populaires est assez grande, elles se constituent en été de l'année 1848, entre la deuxième et la troisième assemblée de Blaj et elles vont constituer une certitude collective du camp roumain pendant toute la durée du déroulement ultérieur des événements.

Entre la figure de l'empereur de Vienne et celle d'Avram Iancu existe donc, dans la mentalité collective roumaine, une relation bien définie, Iancu étant perçu comme mandataire des actions impériales, garant de l'ordre légale autrichien. La collectivité roumaine valorise ainsi la personne du chef qui s'est levé de ses rangs. Iancu, lui-même met en évidence ce fait, au printemps de la révolution, à l'occasion de la foire du Dimanche des Rameaux de Câmpeni (avril, 1848), quand il s'adressa aux Roumains de la région des Monts de l'Ouest ici présents (ils s'appellent "motzi"): "À partir d'aujourd'hui vous n'obéirez qu'à moi et à l'empereur".³¹

La participation des détachements des Roumains aux confrontations armées sur la même barricade que les troupes autrichiennes, pendant la véritable guerre civile contre le camp révolutionnaire hongrois, en automne 1848 et les premiers mois de l'année suivant, la collaboration de Iancu et d'autres chefs roumains avec des officiers d'armée portant l'aigle impérial (le capitaine Ivanovici, le colonel Losenau, le colonel Urban etc.) ont été décisives pour consolider la conviction des roumains "motzi" dans la légalité de l'autorité du "Souverain" (Iancu aussi a été surnommé "Crai" - n.n.) qui était leur chef. Autrement dit, la mentalité révolutionnaire roumaine du moment justifiait suffisamment claire sa propre position: la lutte pour l'empereur et la nation, le transfert d'autorité et signification légale du premier au second terme se matérialisant, dans la perspective de la conviction collective, dans la personne d'Avram Iancu.

Dans ce même ordre d'idées, l'historien hongrois transylvain Kövály László va affirmer suggestivement dans un ouvrage sur la révolution publié à Pesta en 1861: "Cette région montagneuse est arrivée pendant la révolution sous le sceptre en fer de Iancu; c'est d'ici qu'il a reçu son nom de "Roi des Montagnes", en donnant des ordres au nom de l'empereur".³²

Dans la sensibilité révolutionnaire roumaine de cette période, Iancu va s'imposer de plus en plus fort comme chef de ceux qui appartenaient à sa nation par excellence, patron des aspirations roumaines. Les divers appels adressés à Iancu par les masses, par les leaders locaux de celles-ci, convergent à le dénommer ainsi. D'ailleurs, les habitants du village Muntele Rece des Montagnes Gilău s'adresse au préfet de la Légion Auraria Gemina, au printemps de 1849, de la manière suivante: "Pour Sa Majesté, le général des Roumains".³³ Tout aussi rélevante est, dans ce contexte, la considération d'un officier hongrois de l'armée de Kemeny Farkas, concernant la même chose: "Les "motzi" prenaient ses ordres pour sacrés, inviolables et étroitement obligatoires. Il savait provoquer, stimuler, et entretenir sans cesse les sentiments de la communion forte et de l'amour par des faits

²⁹ Petru Moldovan, *protopopul Halmagiului, în anul 1848*, B.A.R. Bucurest, Ms.Rom.1059, f. 56-59.

³⁰ *Ibidem*.

³¹ George Candrea, *România din Muntii Apuseni*, Bucurest, 1888, p. 268.

³² Ion Ranca, Valeriu Nitu, *Avram Iancu. Documente si bibliografie*, Bucurest, 1974, p. 128.

³³ Silviu Dragomir, *Studii si documente privitoare la revolutia Românilor din Transilvania în anii 1848-1849*, II, Sibiu, 1944, p. 221.

toujours nouveaux. Son peuple, pénétré d'un zèle religieux, le considérait comme l'envoyé de Dieu. Aussi le craignaient-ils, le respectaient et l'aimaient".³⁴

L'affection des Roumains pour la personne d'Avram Iancu, liée de manière intime de son rôle de chef de la révolution roumaine, va conduire dans la perception collective roumaine à la construction d'un statut de proportions grandioses, avec des qualités beaucoup plus supérieures aux proportions communes.

Il y a un précédent intéressant qui mérite d'être mentionné, au moins au titre d'hypothèse, de la perspective des représentations collectives et qui est lié de la présence et d'activité d'Ecaterina Varga dans les Montagnes Apuseni, de son implication dans la direction de la solution des doléances des habitants mineurs, entre 1841-1847. Nomée par l'archiprêtre uni de Roeia et qui deviendra le capitaine de Iancu – Simion Balint – comme "une femme perspicace et éloquente",³⁵ la figure d'Ecaterina Varga deviendra légendaire encore de son vivant.³⁶ Dans le milieu paysan de la zone des mines d'Apuseni on racontait sur Ecaterina Varga des choses de domaine du fabuleux: on lui attribue des liaisons fortes avec les échelons supérieurs du pouvoir, son frère agent à la cour de l'empereur, elle a été la nourrice de celui-ci et qu'elle-même justement serait originaire des Habsbourgs, enfin qu'elle serait tellement influente que devant elle "les seigneurs" n'ont plus aucun pouvoir.³⁷ Elle a été et elle est restée pour les "motzi" "Notre Dame" et on pourrait supposer la coexistence de sa figure avec celle d'Avram Iancu plus tard, pendant la révolution. On pourrait parler d'un trait spécifique de l'imaginaire et de la psychologie collective traditionnelle: la mythisation des personnages ayant un rôle d'exception pour la communauté. Ancrés dans des structures et prototypes mentales anciens, les structures de la sensibilité collective des "motzi" ont réservé à Ecaterina Varga et à Avram Iancu, le rôle hyperbolique des héros sauveurs des contes populaires. Une étude consacrée à la réception de ces figures dans la sensibilité collective de la communauté roumaine de Monts de l'Ouest du Transylvanie au XIX^e siècle, serait particulièrement suggestive à cet égard.

Le mythe du héros Iancu prend contour en même temps que le déroulement de son existence terrestre et même parmi les gens qu'il subordonnait. Dès les années de la révolution il y a des légendes qui se créent et circulent à son sujet, chez les Roumains et chez les Hongrois également. Ainsi, conformément à l'histoire de Silvestru Moldovan, dans le village hongrois de Călata, de la même zone montagneuse de Gilău, les habitants croyaient que devant Iancu il y a toujours et partout une femme accompagnée d'une chèvre noire invisible.³⁸

Une autre légende, probablement l'une des plus belles et expressives concernant une rencontre moins habituelle entre Iancu et l'empereur, circulait dans le camp du premier: "Quand Iancu entra chez l'empereur [...] il avait trois chandelles à la main et à la main de l'empereur trois chandelles aussi étaient allumées. Les chandelles de l'empereur se sont éteintes à un moment donné. Iancu s'est avancé, a allumé les chandelles de l'empereur et a éteint les siennes. Mais dès qu'ils ont reculé d'un pas les chandelles de l'empereur se sont éteintes et celle de Iancu se sont rallumées. Mon fils Iancu, a dit le vieux empereur, je ne m'oppose pas à Dieu, j'ai compris sa volonté et j'accepte que tu sois dorénavant l'empereur de Transylvanie".³⁹

De la même manière, une histoire relatée après la révolution contient l'affirmation que: "les paysannes et leurs enfants l'aimaient à tel point qu'ils l'appelaient "notre petit Souverain"(en roumaine "crâisorul nostru"-n.n.).⁴⁰ Les dimensions mythiques de la personne de préfet de la légion des "motzi" se relèvent aussi dans l'expression suivante: "Notre Iancu, le ciel étoilé et sa poitrine ne se différencient pas. Il va toujours en charette et dans la charette il y a une croix d'or. On ne peut faire fusiller Iancu qu'avec des balles en argent. Le plomb ne l'atteint pas et le rejette à sa place".⁴¹

³⁴ *Idem*, *Avram Iancu*, Bucarest. 1965, p. 207.

³⁵ I. Toth Zoltan, *Miscările țărănești din Munții Apuseni până la 1848*, Bucarest, 1955, p. 261.

³⁶ *Ibidem*, p. 226-227.

³⁷ *Ibidem*.

³⁸ S. Dragomir, *Avram Iancu*, p. 206.

³⁹ I. Ranca, V. Nitu, *op.cit.*, p. 231.

⁴⁰ Florian Dudas, *Avram Iancu în tradiția poporului român*, Timisoara, 1989, p. 78.

⁴¹ *Ibidem*.

La figure du “Roi des Montagnes” devient légendaire dans le milieu hongrois également, en s’imposant souvent sous le signe de certains traits positifs à dimensions multiples. Le contact du préfet de la montagne, qui allait à Vienne, avec les habitants hongrois de la ville d’Oradea, au mois de février 1850, illustre cette affirmation. Durant le séjour de Iancu dans la ville, l’espace est devenu inaccessible, la foule des gens l’assaillissait pour lui rendre des hommages, et à son départ “les messieurs Iancu et Balint ont eu du mal à se déplacer à travers la foule y réunie, qui à son départ intonna un “eljen” (“vive !” en hongroise - n.n.) retentissant”.⁴²

Dans cette manière décrite de façon succincte jusqu’ici existent le mythe du “Bon Empereur” et la figure emblématique d’Avram Iancu dans les structures et les sensibilités de l’imaginaire collectif à 1848-1849. On peut parler de la coexistence de deux mythes interdépendants, avec des implications légitimatives, d’action, politiques et idéologiques, avec des connotations sacrées et résistant considérablement le long du temps.

D’autre part, on peut constater un changement dans la manière de réception de ces personnages, après la révolution, au niveau large de la communauté roumaine. Sur le fond d’une sensibilité post-révolutionnaire, marquée par le sentiment de la déception et de la non-réalisation nationale, de l’inutilité des efforts faits dans la direction de l’émancipation et surtout à cause de la prise de conscience de plus en plus aiguë du manque de résultats et de la fragilité de “l’alliance” avec la Vienne à 1848-1849, le mythe de Iancu aura la tendance de prévaloir. Certes, sa cohabitation à celle du monarque continue à être une réalité, et pourtant nous considérons pouvoir signaler un fait de nouveauté après 1849. En d’autres termes, la lecture des sources nous conduit à l’évidence d’un début de dissipation du mythe du “Bon Empereur”, fait observé le mieux par rapport au mythe de Iancu qui se trouve tout le long du XIX^e siècle en pleine expansion dans la conscience roumaine.

Les signes qui annonçaient ce processus complexe, et qui allait durer, peuvent être retrouvés dans le contexte politique et dans le climat de la mentalité de la fin de la révolution (l’automne 1849, début de 1850). Quelques réalités retiennent notre attention en ce sens. Ainsi, une grande déception chez les “motzi” sera leur désarmement, leur abolissement comme pouvoir militaire,⁴³ à l’ordre de “l’Allemand”, leur “allié” pendant la révolution. C’est le cas d’Urban, qui devient le chef militaire de Cluj et menacé qu’il va désarmer par force les motz.⁴⁴

Plus encore, l’élite de la révolution est soumise à des traitements humiliants qui finissent avec des enquêtes et arrestations. Rubin Patitia remarque exactement en ce sens: “Les Roumains désarmés n’étaient pas du tout appréciés, et peu de temps après, les chefs des Roumains ont été jugés par le tribunal pour les faits des années de la révolution”; on faisait des perquisitions chez les gens et les persecutions et arrestations étaient à l’ordre du jour.⁴⁵ Les anciens chefs dans l’armée populaire de Iancu: Simion Probul Prodan, Ioan Bâlas et Axente Sever sont arrêtés et une telle tentative concernant Iancu, à la foire de Hălmaşiu le 15 décembre 1849 échoue.⁴⁶ Des détails suggestifs pour la mentalité collective offre le protagoniste même à la sollicitation de certains amis intéressés par cet incident: “En réalité les soldats de Hălmaşiu m’ont pris, mais j’ai été tout de suite libéré. J’ai été présenté à leur commandant qui d’ailleurs ne savait rien de mon arrestation et qui me pria de le faire connaître au peuple. Je l’ai fait. Alors, on m’a prié d’acclamer Sa Majesté l’empereur. Je me suis écrié à haute voix <<Vive l’empereur François Joseph!>> Mais le peuple est resté muet. Personne n’a répété mes paroles”.⁴⁷

Iancu se déplace aussi à Vienne accompagné d’autres représentants de la nation, où ils sollicitent la reconnaissance et la solution des desiderata nationaux. Ils seront seulement “entendus” mais pas “écoutés” et ils vont éprouver par la suite le sentiment amer de l’inutilité et de la vanité des luttes et des efforts de 1848-1849. On offre à ces militants pour une cause déjà perdue des médailles, des décorations qu’ils refusent catégoriquement, mais ils sollicitent en échange “la décoration” du peuple par la reconnaissance de ses droits, Iancu étant parmi les premiers qui se prononcent en ce sens⁴⁸. Les prises de position de ceux qui étaient visés sont significatives pour la

⁴² I. Ranca, V. Nitu, *op.cit.*, p. 214.

⁴³ Voir Fl. Dudas, *op.cit.*, p. 183.

⁴⁴ *Ibidem*.

⁴⁵ *Ibidem*.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 186-187.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 189.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 197-202.

sensibilité de l'élite roumaine au début de la sixième décennie du XIX^e siècle. Alexandru Papiu Ilarian par exemple, déclare au moment de l'accordation des décorations, qu'il l'accepte "seulement pour la garder enveloppée en noir, jusqu'au jour où, Sa Majesté accomplira sa parole, d'accorder aux Roumains les droits nationaux".⁴⁹

Nous pouvons remarquer donc, dans cette nouvelle situation, que les suffrages des Roumains pour l'empereur diminuent, le mythe se ressent considérablement, en expressions et prises de positions roumaines le nom de l'empereur commence à être associé dans une manière de plus en plus consistante, à l'indifférence, à la non-reconnaissance et même à la trahison de la cause nationale. Le vice-préfet de Iancu, Ioan Balas avoue en ce sens à son fils Alexandru Bălas: "On a proposé à Iancu des honneurs et des fortunes, mais il les a refusées, ne les acceptant pas, j'ai demandé dédommagement mais on me l'a refusé, dommage de tous ces sacrifices faits pour l'empereur qui souscrit et n'a pas tenu sa parole".⁵⁰

La visite de l'empereur François Joseph en Transylvanie en été 1852 et la réception spéciale dont il réjouit dans les Montagnes de l'Ouest offrent aux Roumains des valorisations intéressantes, de manière relative à la question abordée en ces pages. Le refus obstiné de Iancu de rencontrer l'empereur, après s'être pratiquement impliqué dans les préparatifs pour l'accueil festif de celui-ci, fait éveiller un étonnement total parmi les Roumains "motzi" ou non. L'attitude de Iancu est vraiment singulière, les explications appartenant aux contemporains, le protagoniste gardant le secret des vraies raisons. Il dit à Simion Bărnutiu, se référant au passage de l'empereur dans la ville de Cluj, peu de mots: "Tu entendras que je ne me suis pas montré devant l'empereur mais ta surprise ne sera trop grande parce que tu te rendras compte que je veux présenter mes faits de la manière la plus naturelle possible".⁵¹

Dans les structures de la sensibilité collective, on sera d'accord de manière significative avec l'attitude de Iancu, dans le sens de ce que Alexandru Ciura dira plus tard: "C'est le geste final d'un grand homme, qui s'est vu tromper après lui avoir promis tant de choses, à l'époque où le trône des Habsbourgs était en danger".⁵² Le fait historique de la visite du monarque dans les Montagnes de l'Ouest, par son impact sur la mentalité collective roumaine, est donc en mesure d'amplifier une fois de plus la figure de Iancu; "le Bon Empereur" ne disparaît pas, mais son mythe passe dans un plan second.

Les légendes créées par les masses de la nation roumaine sur la révolution et sur ses représentants constituent un indicateur fidèle de la sensibilité nationale. Ayant l'origine même dans le tumulte des événements comme nous l'avons déjà mentionné, ces productions vont proliférer dans des nombreuses variantes, jusqu'à notre siècle, assez tard. Très particulièrement suggestives sont celles qui constituent la motivation du refus de Iancu de rencontrer l'empereur; nous allons citer finalement un échantillon plus significatif, datant des années '70 de notre siècle dans le village d'Albac du département d'Alba: "François Joseph a envoyé à Vidra quatre cavaliers qui se sont écriés devant la maison de Iancu: <<Iancu, Iancu, Ta Majesté, viens dehors pour te dire quelque chose!>> Et alors Iancu en est sorti et les cavaliers lui ont dit: <<Iancu, Ta Majesté, François Joseph t'appelle chez lui>>. Iancu faisait quelque pas. Ils lui ont dit de nouveau: <<Iancu, Iancu, Ta Majesté, prépare toi et allons-y!>> Alors, Iancu est allé à l'écurie, en a sorti une vache, a mis la selle sur la vache et les cavaliers ont dit: <<Iancu, Iancu, Ta Majesté, que voulez-vous faire!>> Et Iancu leur répondu: <<Allez et dites à François Joseph qu'un fou et un menteur ne pourront jamais s'entendre>> Iancu s'est déclaré fou et il a déclaré François Joseph menteur pour ne pas lui avoir donné ce qu'il lui avait promis".⁵³

L'identité roumaine et le pouvoir impérial autrichien dans l'idéologie du mouvement pétitionnaire: 1849-1851

La problématique de l'identité nationale des Roumains du territoire de l'état autrichien pendant la révolution de 1848-1849 et les années suivantes s'est exprimée par des affirmations et valorisations qui visaient l'Empire comme repère obligatoire. L'idéologie roumaine du mouvement d'émancipation contient maintenant au niveau

⁴⁹ *Ibidem*.

⁵⁰ *Ibidem*.

⁵¹ *Ibidem*, p. 211.

⁵² *Ibidem*, p. 215.

⁵³ *Ibidem*, p. 219-210.

du discours avancé par les actions pétitionnaires des éléments significatifs, en privilégiant de loin l'identité nationale et l'unité du groupement national roumain de la monarchie. De Vienne, devenue par la force des circonstances libérale, les artisans du mouvement de pétition espéraient à "arracher" des droits naturels, en fait des qualités nécessaires à une condition nationale moderne. L'argumentation du contenu des pétitions et mémoires adressés au pouvoir impérial se formule et elle est ordonnée selon les exigences des relations avec un pouvoir de qui il fallait obtenir quelque chose; par conséquent, l'évaluation de la propre identité contient en même temps des appréciations généralement-roumaines, régionalement-transylvaines et habsburgo-centriques et l'unité roumaine est exprimée dans les termes d'une "Roumanie autrichienne". L'idéologie nationale de la révolution roumaine et également du mouvement pétitionnaire véhicule une identité avec tendance et politisée de manière accentuée. Les structures idéologiques principales de la période 1848-1851: des pétitions, des mémoires, la correspondance entre les intellectuels contiennent de véritables certificats d'identité des Roumains, avec celles-ci devaient être convaincues les autorités viennoises de l'importance et de la valeur de l'élément roumain.

Le portrait robot de l'identité roumaine est structuré dans le cadre du discours pétitionnaire à base d'un schéma à trois temps: passé (peuple d'origine noble, fidélité séculaire vis-à-vis de la dynastie), présent (mérites exceptionnels pendant les confrontations révolutionnaires – des preuves fortes de la même fidélité vis-à-vis de l'empereur), enfin un avenir – la mesure de ces antécédents illustres. L'identité nationale contient ces traits parce qu'elle "concentre les effets du passé, résume réellement et symboliquement les actes de création du présent et contient les virtualités qui peuvent devenir, en fonction des contextes variables, des formes d'affirmation de la destinée nationale".⁵⁴ En ce sens il faut mentionner la Pétition⁵⁵ élaborée à la fin de l'Assemblée nationale de Sibiu, le 28 décembre 1848. Les références de celui-ci à l'image de soi fonde une problématique de la spécificité roumaine dans la perspective économique, sociale et politique, en expliquant une éventuelle question telle: "Comment se présente la nation roumaine en pleine révolution?"

L'argumentation du document suit les accusations principales sur le compte des Roumains: "réactionnaires", "qui désirent l'indépendance en violant les droits des autres nationalités", "républicains", "communistes", coupables de crimes et violences pendant la guerre civile".⁵⁶ Chacune de ces accusations est repaillée, contreargumentée point après point, avec des réponses adéquates, d'où résulte que les Roumains: "désirent un trône et une monarchie constitutionnelle et pas de despotisme", qu'ils sont des fédéralistes depuis longtemps, avec des preuves consistantes dans les luttes contre les "rebelles" (les hongrois-n.n.), bons agriculteurs, qui ignoraient les "théories communistes" et ayant le sens de la propriété très aigu, enfin les violences sont dûes aux différences de propriété, aux provocations et aux gaspillages des "rebelles" dans les villages, avec des réactions de ce genre.⁵⁷ La Vienne devait être convaincue du "poids" des roumains dans les articulations de sa politique intérieure et extérieure, raison pour laquelle l'identité roumaine est présentée dans des formules à degré maximal d'éloquence. Sur cette considération insiste aussi la Pétition présentée au gouvernement impérial le 5 mars 1849; son texte souligne la nécessité de la solution des revendications de la Pétition du 25 février et met en évidence que la nation roumaine "dans tout son extension doit être regardée comme prédecesseur des peuples cultes de l'Europe et comme moyen de relation de la civilisation occidentale avec celle orientale",⁵⁸ qui allait être pour l'avenir un "membre fort de la monarchie autrichienne, tant pour soutenir l'équilibre nécessaire entre les différentes origines des peuples à l'intérieur de l'état unitaire, que pour l'introduction d'une influence – forcément nécessaire à l'Autriche – à l'est de l'Europe".⁵⁹

De la même façon se pose le problème dans le contenu de la Pétition du 18 juillet 1849, adressée à l'empereur à Schönbrunn; ses signataires sollicitent "l'élévation au rang qui convient à une nation, originaire de grands ancêtres, ignorée pendant de centaines d'années, mais pourtant toujours fidèle à cette maison (autrichienne-n.n.) douée de

⁵⁴ Grigore Georgiu, *Natiune, cultură, identitate*, Bucuresti, 1997, p. 132.

⁵⁵ Teodor V. Păcățian, *Cartea de aur sau luptele politice-nationale ale românilor de sub coroana ungară*, I, Sibiu, 1904, p. 513-514.

⁵⁶ *Ibidem*.

⁵⁷ *Ibidem*.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 536.

⁵⁹ *Ibidem*.

qualités nobles et qui a un avenir brillant”.⁶⁰ Dans une expression extrêmement claire l'évêque Andrei Saguna définit l'identité roumaine dans la Lettre adressée aux Roumains orthodoxes le 6 décembre 1849, de la perspective d'appartenir à l'Empire: “aujourd'hui chaque Roumain est fier et hautain de sa nation qu'on est membre de la nation fidèle à son monarque et qu'on est membre de la nation agréée par les autres nations compatriotes, justes et loyales”.⁶¹

Ces appréciations de l'intelighentsia sur la propre identité ethnique et nationale sont extrêmement importantes. Leur degré de se faire remarquer à l'égard de la réalité précise de la spécificité nationale roumaine pouvait être au-dessus du niveau marqué par les valorisations des intellectuels et il faut souligner que ces attributions et auto-définitions identitaires ne présentent pas la valabilité de certaines affirmations savantes, scientifiques, elles sont extraites du corpus de la doctrine et de l'idéologie nationale et épurées “à chaud”, ajustées aux nécessités du mouvement revendicatif. Les Roumains veulent montrer aux autorités d'en tenir compte qu'il possèdent toutes les qualités d'une nation moderne et qu'ils méritent un statut meilleur: le fait implique un travail intellectuel qui réunit dans les textes revendicatifs proprement – dits des idées claires, vérifiées du point de vue de l'histoire-réalité avec des artifices argumentatifs de type rhétorique.

Dans la pensée politique des Roumains qui assaillent la Vienne en 1849 avec des suppliques de la même manière que l'évêque Inochentie au siècle précédent, prend naissance une idée qui deviendra emblématique: “L'union de tous les Roumains de l'état autrichien en une seule nation indépendante, sous le sceptre de l'Autriche, comme partie intégratrice de la monarchie”. C'est la doléance exprimée au point premier de la Pétition “de la nation roumaine du Grand Principat de Transylvanie, de Banat, des parties voisines de l'Hongrie – Crisana, Sâtmar, Maramures et de Bucovina”, adressé à l'empereur le 25 février 1849. C'est un acte de doctrine et idéologique de référence cette pétition, comprenant en 8 points les desiderata fondamentales de la nation roumaine: l'union des Roumains de l'intérieur de l'Empire en un corps national indépendant, administration publique et de l'église sur des critères nationales, des leaders roumains dans ces compartiments, congrès national, assemblée nationale annuelle etc.⁶², sollicitations considérées par Nicolae Iorga comme “les plus audacieuses et plus belles que l'empereur ait jamais lu”.⁶³

L'unité nationale des Roumains de l'Empire, culmination conceptuelle de la doctrine nationale est mise en relation dans le texte de cette Pétition ainsi que dans les textes suivants avec les intérêts d'Autriche, de la partie de laquelle les Roumains avaient aligné la légalité et la légitimité de leur propre position dans le contexte de la révolution. En audience chez l'empereur, au gouvernement et aux diverses ministères, la délégation roumaine est convaincue de l'importance de la constitution du corps national roumain, malgré les réponses ambiguës, formales et dépouves d'engagement qu'il reçoit. Les desiderata de l'unité nationale revêtent à cette occasion des formes d'expression des plus en plus catégoriques: “L'Union de tous les Roumains [...] est le premier point, le plus désiré, dont l'accomplissement le Roumain désire du trône impérial comme récompense pour les sacrifices épouvantables qu'ils ont faits pour cela”.⁶⁴ Les sens du langage politique pétitionnaire à l'égard de cet objectif sont multiples, celui d'élément indispensable pour l'état autrichien étant de loin privilégié: “Seulement une Roumanie Autrichienne peut maintenir l'équilibre nécessaire entre les nationalités autrichiennes” et plus encore, l'intelighentsia est convaincue qu'une “Roumanie autrichienne pouvait faire l'Autriche s'échapper à cette guerre terrible”.⁶⁵ Les mémoires inscrivent l'idée de l'union sur la ligne d'une argumentation irréfutable, qui dépasse comme degré d'importance même les intérêts de l'Empire: “Cette Union est désirée par les Roumains au-dessus de tout, tant dans son intérêt national que dans l'intérêt du trône et même dans l'intérêt de l'humanité”.⁶⁶

⁶⁰ *Ibidem*, p. 605.

⁶¹ *Miscarea națională a românilor din Transilvania între 1849-1918. Documente*, sous la direction de Simion Retegan, I, Cluj-Napoca, 1996, p. 216.

⁶² T.V. Păcățian, *op.cit.*, p. 521.

⁶³ Apud. Vasile Netea, *Lupta românilor din Transilvania pentru libertate națională (1848-1881)*, Bucarest, 1974, p. 41.

⁶⁴ *Maramuresenii în lupta pentru libertate și unitate națională. Documente 1848-1918*, Bucarest, 1978, p. 53.

⁶⁵ *Ibidem*.

⁶⁶ *Ibidem*.

La Pétition du 25 février a établi clairement les objectifs du mouvement national, dans les suppliques antérieures on y revient à plusieurs reprises, sans des modifications majeures, les sollicitants insistant particulièrement sur la direction de l'approbation des 8 points. Ainsi, après qu'on a annoncé la nouvelle Constitution autrichienne (du 4 mars 1849), qui ne contenait pas trop de références sur les Roumains, qui n'y sont pas mentionnés spécialement comme nation, l'intelighentsia revient le 5 mars avec une nouvelle Pétition, qui place l'union politique roumaine dans une expression hyperbolique – “la rédemption”: la nation “va chercher sa rédemption dans son union en un seul corps independent et en même temps complet et inséparable de la monarchie”.⁶⁷ À mentionner encore pour cet aspect la Pétition adressée par les habitants de Transylvanie à l'empereur le 18 juillet 1849: “la rédemption de la nation roumaine, la condition de son développement, de son soulèvement et de son existence comme nation, ainsi que son accomplissement dans l'intérêt de la monarchie tout entière [...] ne repose pas sur son dissension mais uniquement dans l'union de tous les Roumains de la monarchie autrichienne en un seul corps [...] avec la déclaration de la terre habitée par la nation roumaine comme pays héréditaire”.⁶⁸ La valeur d'argument suprême de la relation: rédemption-unité nationale, le prolongement, pour ainsi dire, de la mentalité révolutionnaire dans l'action pétitionnaire sera réitérée aussi par d'autres revendications élaborées de l'élite, avec une diminution en 1851. À la fin de cette année, Vienne retire la base légale qui les légitimait par le décret du 31 décembre qui annulait la Constitution libérale de mars 1849.

La signification de ces desiderata roumains peut être regardée de deux points de vue. Le premier serait celui de l'évolution de la nationalité roumaine de l'Empire autrichien vers la nation moderne, processus qui implique aussi finalement une forme adéquate d'organisation de type statal. Une définition inspirée du rapport entre nationalité-nation-état, suggestive pour la problématique en question, appartient à l'historien français Henri Beer: “La nationalité est ce qui justifie ou ce qui constitue le postulat de l'existence d'une nation. Une nationalité est un groupement humain qui aspire [...] à former une nation autonome, ou à se fonder, à base de l'affinité, sur une nation déjà existante. Il manque à une nationalité pour devenir nation, l'état qui lui est propre, ou qui est librement accepté par celle-ci”.⁶⁹ Dans une telle acception, la doctrine nationale a clairement formulé les desiderata naturels de la statalité pour les Roumains de la monarchie au carrefour du XIX^e siècle.

Le second registre de significations corrige et complète le premier vu qu'il se réfère aux conditions concrètement historiques conformément auxquelles l'élite formulait des stratégies d'action. Dans la période du mouvement pétitionnaire 1849-1851 l'intelighentsia exprime l'unité roumaine dans les termes d'une “Roumanie Autrichienne”. On sait qu'à l'époque circulaient de nombreux projets sur l'unité des Roumains, mais les intellectuels pétitionnaires accordaient pour des raisons de pragmatisme politique plusieurs chances de réalisation à l'idée d'unification roumaine dans les cadres de l'état autrichien.

Dans ce contexte une question s'impose: qu'est-ce qu'il y avait vraiment dans l'esprit de l'intelighentsia roumaine à 1848, 1849 et au lendemain de la révolution? Des considérations tactiques, calcul pragmatique axé sur la relation avantages-désavantages, ou conviction politique sincère d'appartenance à la “patrie autrichienne”? Il est difficile de donner une réponse exacte dans le stade actuel des recherches. L'historien Vasile Netea voyait dans cet idéal d'une “Roumanie” constituée sous le sceptre de l'Autriche, l'anticipation de la Roumanie des Principautés Unies.⁷⁰ Ce point de vue est aussi significatif mais il ne faut pas être pris “stricto sensu” parce qu'il est peu probable que dans les moments de la révolution, l'élite des Roumains, avec ses moyens matériels et humains don't elle disposait mais surtout dans les conditions politiques externes point favorisées visait tout de suite après l'obtention éventuelle de l'unité dans le territoire de l'Empire, “le secouage du joug” de celui-ci et l'union avec les habitants de deux Principautés (Moldavie et Valachie). Juste à cette époque, Mihail Kogălniceanu a eu l'intuition exacte du sens et des impédiments de l'option roumaine: le peuple roumain, disait-il, ne pouvait pas réaliser à 1848 “la folie de se guerroyer avec l'Autriche et avec la Russie et tout cela pour reconstituer l'ancienne Dacie”.⁷¹

⁶⁷ T.V. Păcățian, *op.cit.*, p. 537.

⁶⁸ V. Netea, *op.cit.*, p. 47.

⁶⁹ Apud Georges Weill, *L'Europe du XIX^e siècle et l'idée de nationalité*, Paris, 1938, p. VIII.

⁷⁰ V. Netea, *op.cit.*, p. 41.

⁷¹ Mihail Kogălniceanu, *Dorintele partidei nationale în Moldova. Anul 1848*, apud Aurelia Florescu, *Dacoromania. Idealul național al tuturor românilor în revoluția de la 1848*, Craiova, 1992, p. 115.

Parce que l'aspect de l'identité et celui de l'unité des Roumains dans les cadres de la monarchie des Habsbourgs renvoient invariablement dans le discours pétitionnaire vers la même source de légitimation – le pouvoir impérial viennois – nous considérons qu'il est nécessaire de faire l'analyse de ses significations dans la période en question. Dans les débats plus récents de notre historiographie il y a principalement deux explications formulées: patriotisme dynastique et mythe du "Bon Empereur",⁷² mais les recherches systématiques concernant la perception du pouvoir impérial au niveau de l'élite et à celui de masse de la société roumaine au XIX^e siècle sont à peine au début. Dans l'étape d'insurrection organisée et de guerre civile de la révolution, le mythe du "Bon Empereur" a fonctionné dans la sensibilité collective des camps roumains avec des diverses connotations: identitaires, de légitimité, d'action, etc. Le mythe du monarque viennois s'est combiné dans la réception roumaine des années 1848-1849 avec le prestige de la personnalité d'Avrama Iancu; le préfet des légions des "motzi" agit de la même manière que Horea au siècle précédent, au nom de l'empereur. Vu que ces aspects ont été largement traités dans le chapitre précédent, nous allons occuper maintenant du problème des significations du pouvoir impérial et dans le cas du mouvement pétitionnaire, étant donné que c'est clair que la plupart des doléances roumaines invoquent à titre de fondement imbattable, "la volonté" de l'empereur, "la bonté", et "le pouvoir" de celui-ci.

Alexandru Papiu Ilarian relie l'importance de la figure du monarque à l'évolution historique roumaine entière: "Le Roumain depuis des siècles a été sous l'Empereur. Les colonies romanes avaient été apportées par les empereurs; on leur a donné le rite oriental par l'intermédiaire des empereurs byzantins; depuis 150 ans le Roumain de Transylvanie a échappé aux anciennes tyrannies, à la tyrannie, à la calomnie grâce aux empereurs autrichiens, qui s'appellent les empereurs des Romans, à l'éternel servage grâce à l'empereur Joseph II, qui était fier de ce nom et qui est resté jusqu'à nos jours l'idole des Roumains".⁷³ Tout le long du mouvement pétitionnaire les valorisations de l'élite sont particulièrement suggestives, l'empereur, le trône, la dynastie, l'empire, ainsi que d'autres compartiments du pouvoir impérial reçoivent dans le discours revendicatif la signification des vrais personnages du panthéon, auxquels les Roumains ont rendu constamment des offrandes de fidélité. Le langage et les appellatifs utilisés à l'adresse du pouvoir sont choisis pour chaque texte à part: l'empereur est appelé "père" (pater patriae), on lui demande de traiter comme un "parent" les "soumis" moins favorisés par la destinée, mais ayant des mérites spéciales dans le soutien de la "patrie commune". En suivant dans les textes les appréciations proprement dites, nous constatons tout d'abord que la fidélité pour l'empereur a des dimensions séculaires: le peuple roumain "depuis des siècles a gardé constamment sa fidélité vis-à-vis de son Monarque".⁷⁴ Le pro-dynasticisme des Roumains devient remarquable pendant la révolution – c'est le leitmotif du discours pétitionnaire entier. La Pétition du 25 février, antérieurement analysée, affirme que la nation roumaine "a été depuis toujours avec la plus ferme fidélité et attachement vers la maison autrichienne, depuis que ces pays ont eu le bonheur d'être placés sous le règne indulgent de l'Autriche"⁷⁵ et dans les luttes avec le camp hongrois "tout autre nation aurait été très vite arrivée au désespoir".⁷⁶ Les efforts militaires roumains à côté des impériaux pendant les confrontations révolutionnaires sont surdimensionnés dans l'argumentation des pétitions et des mémoires, en ce sens s'y détache la Pétition de janvier 1850, signée par l'évêque de Oradea Vasile Erdely. Dans son contenu, après avoir mentionné le sermon des Roumains et des sacrifices: 40.000 morts et 400 villages détruits, on y souligne: "Des sacrifices plus grands n'ont pas fait pour Votre Majesté et pour la sublime maison impériale ni les Croats ni les Serbes [...], l'histoire ne peut identifier un exemple pareil d'attachement et de fidélité".⁷⁷ En plus, l'attitude et

⁷² Voir pour les significations du mythe dans le XVIII^e siècle à Toader Nicoară, *Transilvania la începuturile timpurilor moderne (1680-1800). Societate rurală și mentalități colective*, Cluj-Napoca, 1997, ch. Mitul "bunului împarat" în sensibilitatea colectivă românească, p. 301-331; voir aussi pour le XIX^e siècle: S. Nicoară, *op.cit.*, p. 209-220; Mirela Andrei, *Aspecte privind mitul "bunului împarat" în sensibilitatea colectivă românească din Ardeal la 1848*, dans le vol. *Identitate și Alteritate. Studii de imagologie*, I. Rcsita, 1996, p. 78.

⁷³ Alexandru Papiu Ilarian, *Istoria românilor din Dacia Superioară*, l'esquisse du tome III, Sibiu, 1943, p. 63.

⁷⁴ Nicolae Popea, *Memorialul Arhiepiscopului și Metropolitului Andrei baron de Saguna sau luptele naționale-politice ale românilor, 1846-1873*, I, Sibiu, 1889, p. 281.

⁷⁵ T.V. Păcățian, *op.cit.*, p. 519.

⁷⁶ *Ibidem*, p. 520.

⁷⁷ *Ibidem*, p. 645.

le comportement des Roumains a été d'une telle qualité particulière qu'ils ont fait éveiller des envies et des haines: le zèle exemplaire du peuple roumain vaillant pour la cause sacrée de son monarque surestimé a fait éveiller, au malheur des Roumains, la jalousie et l'envie de ceux qui cherchent à supprimer par tous les moyens possibles la liberté constitutionnelle et l'égalité de droit accordée par Sa Majesté aux peuples. Et au-dessus de tout cela par "la constance", "la vertu militaire" et "les sacrifices" faits, les Roumains ont démontré qu' "il est plutôt possible d'écrouler l'empire que de chanceler la fidélité que la nation roumaine a vis-à-vis de son monarque".⁷⁸ L'argument sur lequel l'intelighentsia reposait le plus – la lutte sous la bannière noire-jaune contre les "rebelles" est clairement expliqué à base de l'équivalence: la lutte pour l'empereur = la lutte pour la nation, pour la liberté nationale. Les Roumains ne sont pas seuls sur une position quelconque, ils présentent leur point de vue à côté des Croats et les Slovaques dans la Pétition appelée "des nations unies" du 26 avril 1849: contre les "opposants de l'empire" tous "étaient prêt à lutter, mais pas comme auparavant seulement pour lutter de manière sauvage, mais pour l'unité et la liberté de l'Autriche, et par cela pour la liberté propre".⁷⁹

Au bout de ces considérations succinctes, en marge des textes pétitionnaires, s'impose de nouveau la question essentielle: peut-on expliquer la perception du pouvoir impérial dans les pétitions roumaines élaborées entre 1849-1851 de la perspective du mythe politique du "Bon Empereur"? Malgré les expressions hyperboliques qui concernent la Vienne et qui semblent être dans des nombreuses pétitions et mémoires plus de simples formules de "captatio benevolentiae", nous considérons qu'il n'y a pas ici de place pour des réponses catégoriques.

On pourrait donner une explication possible en tenant compte de l'importance de deux repères: l'idéologie et la mentalité. Une idéologie impériale à base libérale concernant les nationalités non-hongroises et les rapports avec les sujets devenus citoyens, en fonction desquels l'élite roumaine considère favorable l'articulation de sa propre idéologie politique nationale de l'émancipation. Cela se passe dans les conditions où l'idéologie de la révolution hongroise fondée sur le concept de nation politique unique et animée par le mythe de "l'Hongrie Grande", était obtuse et absorbante à l'adresse des Roumains, malgré le libéralisme affiché en matière de droits individuels.

Une mentalité, deuxièmement, ratifiée par la tradition du mouvement nationale – le pétitionarisme légaliste. La mentalité d'une élite roumaine en formation, habituée à demander des droits à Vienne, génération après génération, ne pouvait être que pro-dynastique. Dans un autre ordre d'idées, les significations du pouvoir impérial dans le contenu des revendications élaborées sont liées de l'existence d'un filon rhétorique prononcé, constitué en grands lignes de la manière suivante: des comptes rendus objectifs sur la contribution des Roumains à la défaite de la révolution hongroise ne suffisaient pas parce que l'Autriche continuant la ligne de ses propres intérêts, n'étaient pas disposée à des réparations matérielles et morales concrètes sur le compte des anciens alliés dont elle n'avait plus besoin depuis l'automne 1849. La Vienne devait convaincre par la suite à tout prix et l'intelighentsia a sollicité outre mesure consciemment les propres attitudes philodynastiques et les a généralisées au niveau de la nation entière. Un tel "printemps des peuples", comme la révolution avait été nommée, les Roumains n'avaient plus rencontré dans toute leur histoire précédente, comme sujets de l'Empire des Habsbourgs. L'occasion ne pouvait pas être ratée parce que la Vienne avait fait, pour la première fois à ce moment-là, pendant la révolution, des promesses généreuses: "liberté", "égalité entre les nationalités", "constitutionnalisme"; il n'importait définitivement la sincérité du pro-dynasticisme, il devait être formulé devant le monarque comme un patriotisme dynastique roumain authentique et profond.

D'autre part il faut préciser que la manière hyperbolique de valorisation du pouvoir du monarque n'a pas été ni unique ni constante parmi les intelighentsia. La correspondance de cette période, véritable miroir pour les convictions personnelles des intellectuels, relève des attitudes de détachement, de désespoir et désapprobation. Finalement, la situation politique dans l'Empire se clarifie: le régime néo-absolutiste s'instaure en reposant sur la centralisation et germanisation, a lieu l'organisation administrative, contrairement aux doléances et attentes des Roumains, les espoirs s'effacent et l'intelighentsia est obligée d'accepter sa défaite. Ainsi, la lettre écrite par

⁷⁸ *Ibidem*, p. 547.

⁷⁹ *Ibidem*, p. 583.

Vasile Maior, fonctionnaire dans le district d'Alba et frère de Ioan Maiorescu, adressée à Blaj à Timotei Cipariu le 30 janvier 1850, contient un jugement de valeur très suggestif: "j'ai détruit ma santé, marchant sur les collines pour l'empereur et maintenant je n'ai pas de quoi payer le logement et de l'inspecteur j'ai devenu le serf à la chancellerie de je ne sais pas qui".⁸⁰

Dans ce même sens s'exprime Alexandru Papiu Ilarian aussi dans une lettre adressée à George Baritiu et qui surprend de manière pertinente la situation des Roumains au début des années cinquantes et le désespoir de l'élite: "nous nous sommes battu et nous avons versé le sang pour l'Empereur et pour les droits de la nation et non pas pour des étoiles et monnaies. Maintenant nous voyons que si le trône est renforcé par le sang de quelque 40.000 Roumains tués et la transformation en cendre de quelque 300 villages, mais malgré tout ça la nation continue à gémir sous l'ancienne tyrannie et se trouve maintenant dans un état beaucoup plus misérable qu'avant 1848, qu'à l'époque elle ne connaissait pas ses droits et maintenant elle les connaît et ils sont promis, ils les ont mérités en périlant leur vie et leur fortune pour eux et pourtant ils sont reniés".⁸¹

⁸⁰ *Miscarea națională a românilor din Transilvania ...*, I, p. 271.

⁸¹ Apud Keith Hitchins, *Ortodoxie și naționalitate. Andrei Saguna și românii din Transilvania 1846-1873*, București, 1995, p. 110.